

La tribune de **Christophe Barbier***

« Les favorites comptent aussi dans l'histoire de la République »

* Journaliste éditorialiste, il a publié de nombreux ouvrages, notamment *Peuple de colères* (Fayard, 2024).

« **A**-t-il encore sa connaissance? », s'enquiert le médecin, soucieux de connaître l'état de son patient, frappé d'apoplexie. « Non, elle est partie par l'escalier de service », lui répond l'huissier de l'Élysée, pensant que le docteur évoque la courtisane qui a « diverti » le président de la République. Cette célèbre anecdote, sans doute apocryphe, relative à la mort de Félix Faure, le 16 février 1899, dans les bras de Marguerite Steinheil, suffit à établir combien les favorites comptent dans l'histoire de la République, comme elles ont pesé sur celle de l'Ancien Régime. L'extrême droite ne va-t-elle pas jusqu'à accuser la fatale « Meg » Steinheil d'avoir empoisonné sur commande le président Faure, parce qu'il rechignait à accepter la révision du procès d'Alfred Dreyfus?

De « belles écouteuses »

Quelque seize ans plus tôt, c'est Léonie Léon qui défraie la chronique: la maîtresse de Léon Gambetta est soupçonnée d'être responsable de sa mort. Blessé à la main en manipulant une arme, il s'est alité pour ne plus se relever. Mais la polémique enfle: c'est la jalouse Léonie qui a tiré sur son amant; pis, elle voulait se suicider, confondue comme espionne allemande, et Gambetta a essayé de la désarmer...

« J'ai toujours rêvé d'un romancier qui aurait écrit l'histoire d'un changement ministériel en dévoilant l'emprise cachée qu'exerce la femme sur



HANNAH ASSOLINE/OPALEPHOTO

l'homme », confie Émile Zola, en 1878, dans *Le Messager de l'Europe*. L'importance des favorites de la République peut se mesurer à l'aune des fantasmes qu'elles suscitent. Elle doit aussi se jauger à l'influence réelle qu'elles exercent sur les dirigeants dont elles pimentent la vie intime. Certaines se contentent d'enluminer le « repos du guerrier » en des liaisons passagères: « Meg » Steinheil passe d'ailleurs des bras de Félix Faure à ceux d'Aristide Briand, qui, lui, n'en mourra pas. De même, l'actrice Wanda de Boncza, plus célébrée pour sa beauté que pour son talent, ne se mêle pas des affaires de Raymond Poincaré au-delà de la chambre à coucher. Trente ans plus tard, une autre comédienne, Mary Marquet, maîtresse d'André Tardieu, ministre des Travaux publics, ne revendique qu'une seule intervention auprès de son amant: lui avoir recommandé de faire peindre en blanc le bas des arbres, le long des routes, afin de les rendre plus visibles aux conducteurs durant la nuit...

Si elles ne sont pas les plus influentes – femmes d'affaires, aristocrates et journalistes les dominent –, les actrices sont

les plus nombreuses parmi les égéries de la République, et la Comédie-Française est surnommée, durant la Belle Époque, la « maison des favorites »... Berthe Cerny entretient ainsi, à partir de 1907, une liaison avec le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Aristide Briand, ce qui lui vaut le surnom de « la Brillante ». Leur idylle inspire même un roman, *L'École des ministres*, où le ministre socialiste de l'Esthétique est manipulé par une courtisane. Plus tard, Cerny devient l'une des maîtresses de Paul Reynaud, tandis que sa camarade du Français, Béatrice Bretty, partage la vie de Georges Mandel. Elles se posent modestement en « belles écouteuses », selon le mot de Verlaine, et affirment n'avoir pour seul rôle que d'apaiser leur grand homme en recueillant confidences et doutes.

D'autres favorites se targuent d'orienter la politique en caressant le politique... Ainsi, Léonie Léon affirme au député Gabriel Hanotaux, en 1885: « La politique de Gambetta m'est entièrement due. » Plus de vanité que de vérité dans cette affirmation. En revanche, Marie-Louise Béziers, épouse du marquis de Crussol, puis maîtresse d'Édouard Daladier, pèse sur les choix gouvernementaux entre 1934 et 1940. Et ce n'est rien à côté d'Hélène de Portes, favorite de Paul Reynaud, qu'elle pousse à choisir l'armistice, ouvrant la voie à Pétain, avant de se tuer en voiture, le 28 juin 1940. Dans *Tragédie en France*, en 1941, André Maurois écrit: « C'était une personne un peu folle, que la suite des événements allait faire apparaître comme dangereuse. » Plus aucune favorite n'aura une telle influence, la République est vaccinée. ☐

